Philippe BORGEAUD, *Exercices de mythologie*

Genève, Labor et Fides, 2004, 23 cm., 219 p., 20,85 €.

Dan Dana

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/5289>

DOI : 10.4000/rhr.5289

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2007

Pagination : 373-376

ISBN : 978-2200-92334-1

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Dan Dana, « Philippe BORGEAUD, *Exercices de mythologie* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 3 | 2007, mis en ligne le 22 janvier 2010, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/5289> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.5289>

COMPTES RENDUS

Philippe BORGEAUD, *Exercices de mythologie*, Genève, Labor et Fides, 2004, 23 cm., 219 p., 20,85 €.

Ce nouveau livre du professeur d'histoire des religions à Genève est paru en même temps que son étude très stimulante sur le comparatisme, qui est solidaire de la constitution de la discipline, intitulée *Aux origines de l'histoire des religions* (Paris, 2004). Comme l'affirme son auteur (p. 7), « ce livre reprend, simplifie et parfois complète quelques exercices d'interprétation esquissés durant une trentaine d'années » dans divers revues et recueils, tout en restant un « répertoire ouvert ». La réactualisation de la bibliographie s'opère tantôt dans les notes, réduites mais essentielles, tantôt dans les compléments bibliographiques. La démarche adoptée est celle d'une approche historique et anthropologique, où le mythe, cet « objet transculturel qui se prête à la comparaison », est situé au cœur de ses utilisations contextuelles aussi bien que des constructions savantes.

Le préambule programmatique, inédit, revisite l'ancien problème des rapports entre le mythe et le rite, par le biais de deux exemples privilégiés, Déméter et Dionysos. Ces divinités sont situées, pour les Athéniens, aux origines mêmes du passage à la civilisation, sous plusieurs aspects : agriculture, viticulture, mystères, tragédie. Dans ces traditions partagées, où les mythes semblent inchangés, il s'avère que même leur énonciation est une forme d'interprétation. D'autre part, les rites et les mythes constituent deux dimensions essentielles d'une tradition partagée, d'une identité ; les analyser sous cet angle n'est pas sans profit. Le mythe se révèle, et doit être décrypté, comme un signe identitaire. Au fil des pages, on rencontre plusieurs définitions du mythe et du symbole, à la fois claires et justifiées, ainsi que leurs insertions dans un ensemble culturel.

Le premier exercice, « Le mythe du labyrinthe », présente cet étrange lieu de passage comme une réflexion ancienne sur le lien entre image et récit. L'exercice suivant, « L'enfance au miel », part du motif de la conception apollinienne de Platon (transmis par Olympiodore) pour aborder le *topos*, tellement répandu dans la culture grecque (et antique), de l'enfant nourri de miel, présent dans plusieurs biographies légendaires : Hésiode, Pindare, Sophocle, Ménandre, Virgile, Lucain. L'auteur met en évidence tout un arrière-plan mythologique, tel celui de Zeus enfant en Crète, ce qui justifie pleinement son hypothèse de départ, selon laquelle la légende platonicienne apparaît comme élaborée en fonction d'une matière mythique pré-existante. Le miel est évidemment l'avatar de l'ambrosie, devenu un opérateur mythologique, dont le privilège fondamental est le pouvoir de négation de la

mortalité. Tout cet ensemble sous-entend et soutient l'usage du miel comme image du discours inspiré et séduisant.

Dans « Un cousin d'Orphée », l'auteur examine deux aspects de la mythologie du roi thrace Rhésos, allié malheureux des Troyens (*Iliade*, chant 10), l'un d'ordre politique, l'autre littéraire : dans un premier temps, l'élaboration d'un Rhésos modelé sur l'image d'Orphée, dans la pièce d'Euripide, à l'occasion de la fondation athénienne d'Amphipolis (en 437 av. J.-C.) (« mythe travaillé par l'histoire », p. 90) ; dans un second temps, le récit des amours de Rhésos et d'Arganthoné dans la région de Cios en Bithynie chez Parthénios de Nicée, au premier siècle avant notre ère.

« Écho, désir, musique, les sentiers de Pan », texte inédit, explore les justifications grecques des liens entre les divers types de musique et l'éducation, entre la musique et l'âme. Maîtrise des pulsions aussi bien qu'entretien périodique du lien social, la musique n'a cessé d'occasionner nombre d'interrogations. C'est ainsi que le lien établi dans la tradition grecque (notamment philosophique) entre la transe et la musique phrygienne, explicable dans son contexte – musique dorienne appropriée pour le citoyen qui se doit d'être modéré, à l'opposé des rythmes « barbares » et excessifs –, a déterminé, à partir de la Renaissance, un parti pris moderne non moins lourd de préjugés.

Un des textes les plus séduisants des *exercices* est certes celui qui aborde un sujet (trop) fameux, « La mort du grand Pan ». Il est question de la fortune interprétative du texte de Plutarque (*Sur la disparition des oracles*) et la séduction exercée dès Eusèbe de Césarée jusqu'aux dernières fictions savantes (dans une liste actualisée à la p. 155). L'auteur y voit un motif plus révélateur qu'il ne semble à première vue : « l'évocation de la mort du grand Pan sert à exprimer une contradiction majeure de notre culture : elle surgit comme un mystérieux et dramatique opérateur dans le partage des eaux chrétiennes d'avec les eaux païennes » (p. 135-136). Dans sa radicale ambivalence – car sa nature est un mélange de bête et d'immortel –, Pan peut symboliser aussi bien le Christ que le Démon, figure exploitée par les apologistes, les rationalistes, les romantiques et les nouvelles sensibilités autour de 1900. Dans le cortège des interprétations savantes deux furent privilégiées à partir du XIX^e siècle : selon la première, la mort du grand Pan est à insérer dans la série tellement populaire des dieux qui meurent (Adonis, Attis et autres Osiris), dans le sillage de Frazer, masquant en réalité une préfiguration de la mort du Christ, comme l'observe, non sans ironie, l'auteur ; selon la seconde, à la lumière des parallèles nordiques et des démons des bois chers à Mannhardt, on fait appel au modèle des survivances folkloriques ou des spéculations diffusionnistes. À la suite d'une analyse très convaincante, Ph. Borgeaud souligne que, dans ce cas précis, la récurrence d'une même structure narrative peut ne pas impliquer récurrence de sens – sens qui « relève en chaque cas du contexte culturel particulier où s'énonce le récit » (p. 150), et qui renvoie, dans le récit initial, à une propagande politique anti-impériale (ce qui explique l'intérêt de Tibère). C'est ainsi

que, « d'un événement qui se refuse à l'analyse traditionnelle » (celle du polythéisme ancien), « nous sommes ramenés à l'analyse de notre tradition » (chrétienne, ensuite celle de l'Europe savante, dans une continuité moins consciente mais néanmoins très présente) (p. 153).

Dans « La tête du Capitole », le récit étiologique concernant le *Capitolium* – la découverte d'une tête humaine, signe de la domination future de la Ville –, est analysé par rapport à un autre récit célèbre, celui du « nœud gordien », présage de l'empire d'Alexandre. À l'occasion, l'auteur retrouve dans les deux récits le motif du déplacement d'efficacité d'un signe oraculaire et de la ruse rituelle. L'épisode de la tête humaine s'avère le signe idéologique de l'impérialisme romain, résultat d'un travail de réflexion qui s'opère à Rome, au moment de la prise de conscience de sa vocation impérialiste. Au passage, on peut encore reconnaître des traces de l'idéologie tripartite dumézilienne : si la tête humaine sur le Capitole augure la souveraineté romaine (sur l'Italie ou sur le monde), les têtes de bœuf et de cheval découvertes lors de la fondation de Carthage (dans un récit qui est, *nota bene*, romain) prédisent sa richesse et sa vocation guerrière.

Incontestablement, l'exercice le plus touchant est le dernier texte, datant de 1994 : « Un mythe moderne : Mircea Eliade » (p. 179-205, titre allusif à l'œuvre éliadienne et ironique en même temps). Ph. Borgeaud y donne une analyse à la fois succincte et précise de l'œuvre, de la théorie et de la méthode d'Eliade, savant qui est ces dernières années au centre d'un débat qui vise à la fois la scientificité de ses thèses et son passé. Plusieurs niveaux sont explorés avec lucidité, et une certaine émotion : car l'auteur doit sa passion pour l'histoire des religions à la lecture juvénile du *Traité d'histoire des religions* ; de plus, il a été auditeur et étudiant du savant à Chicago pendant un an, ce qui ne l'a pas empêché de choisir, plus tard, un chemin interprétatif différent, sinon opposé. D'autre part, le parcours d'Eliade est analysé dans son contexte roumain et occidental, de même que la réception de son œuvre. L'auteur insiste sur le passage du nationalisme de la période roumaine (voire l'engagement idéologique dans l'extrême droite) à l'humanisme encyclopédique, à l'échelle de la planète, de la période occidentale, et remarque son apport non négligeable à la discipline – bien que moins du point de vue théorique. Il s'agit donc d'une radiographie de la fascination exercée par l'œuvre multiforme d'Eliade (savante, littéraire et de mémoires) à la lumière à la fois du parcours d'Eliade et du propre parcours de l'étudiant d'autrefois. À la méthode transhistorique, voire décidément contre l'histoire, d'Eliade, partisan d'une « ontologie archaïque » orientée vers un sacré qui correspondrait au réel et à l'absolu, à travers des structures archétypales, Ph. Borgeaud oppose l'approche attentive aux contextes culturels. Il avait déjà attiré l'attention, dans sa *Préface* (p. 8), sur la manière dont « des idéologies pernicieuses peuvent se cacher derrière certaines pratiques lettrées apparemment innocentes ». Au *Post-scriptum* (août 2004) (p. 204-205) concernant le passé totalitaire tellement controversé (pourtant connu depuis longtemps, comme le note judicieusement l'auteur) du savant,

qui était également un « grand maître de l'autobiographie », on ajoutera maintenant la récente édition de son journal portugais. Ce document s'avère particulièrement révélateur de ses états d'âme, et en premier lieu de ses idéologies et intentions futures (M. Eliade, *Jurnalul portughez și alte scrieri*, I-II, Bucarest, Humanitas, 2006) ; on y retrouve la première mention de la notion de « terreur de l'histoire », où Borgeaud reconnaît « sa situation d'exilé, par rapport à une Roumanie emblématique, paysanne et conservatrice des traditions » (p. 193).

L'ouvrage est pourvu à la fin d'une orientation bibliographique (éditions critiques et auteurs mythologiques, pour les sources littéraires essentielles ; quelques études modernes) ainsi que d'un index, et se lit avec un réel plaisir. Ces exercices, dont on regrette uniquement qu'ils ne soient pas plus nombreux, sont un exemple de méthode et de réflexion (voire d'auto-réflexion), à travers une écriture qui reste accessible mais qui ne sacrifie rien à l'érudition et à la finesse de l'analyse. Ces textes republiés et retravaillés constituent donc l'illustration d'une méthode, mais également d'un enchantement pour les mythes, reconnu et justifié. C'est aussi une invitation et une voie d'accès à une discipline qui se révèle de plus en plus orientée vers l'analyse de ses propres évidences, limites et potentialités.

Dan DANA

Laurent BRICAULT, *Atlas de la diffusion des cultes isiaques (IV^e av. J.-C. – IV^e s. apr. J.-C.)*, préface de Jean Leclant, Paris, Institut de France, diffusion : De Boccard, 2001, 28 cm, XXIV-192 p., ill. en noir et en couleur (« Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, nouvelle série » XXIII), 69 €.

Avec cet atlas attendu depuis longtemps, Laurent Bricault nous soumet un bel ouvrage qu'il dédie à Jean Leclant, l'initiateur en quelque sorte d'une telle entreprise avec sa publication de deux cartes sur ce même thème. J. Leclant retourne cette dédicace, puisqu'il préface le livre. L'auteur introduit l'atlas en exposant ses principes heuristiques et méthodologiques ; il justifie en particulier les choix géographiques auxquels il a procédé (comme l'exclusion de l'Égypte, pays d'origine des cultes isiaques) et les choix concernant la documentation utilisée. Cette introduction est suivie d'une bibliographie qui, si elle ne prétend pas à l'exhaustivité, se veut la plus complète possible, avec les ouvrages permettant au mieux d'accéder à une bibliographie secondaire. Ensuite, l'auteur suit la même organisation pour chaque zone géographique. Dans un premier temps, une brève notice rappelle la chronologie de l'introduction et de la diffusion des cultes isiaques dans la zone géographique concernée, l'ampleur de cette diffusion et la nature des documents isiaques découverts. Une courte bibliographie, non